

FRAGMENTS

REVUE DE LITTÉRATURE
PROLETARIENNE

cercle culturel de littérature
ouvrière, paysanne et sociale

DOSSIER **GEORGES NAVEL**



C'EST DANS L'AUTHENTICITÉ
QUE L'ÉCRITURE A SON SALUT

#12

FRAGMENTS

revue de littérature
prolétarienne

COMITÉ DE RÉDACTION

Giuseppe Lucatelli, mécanicien automobile et DS; *Thierry Maricourt*, écrivain, essayiste; *Martine Minarovits*, bibliothécaire à la retraite; *Thierry Périssé*, professeur; *Raphaël Romnée*, postier retraité; *Laurent Vannini*, traducteur.

SECRÉTAIRE DU COMITÉ DE RÉDACTION

Raphaël Romnée

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Vincent Picart

MAQUETTE : Gilles Maupoint

ÉQUIPE DE RELECTURE :

Laurent Jeulin, postier; Marie-Josèphe Lemaire, retraitée; Martine Minarovits, bibliothécaire à la retraite; Christophe Recoura, photographe; Robin Ségalas, magasinier en BU

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : Flo; Philippe Geneste; Laurent Jeulin; Thierry Maricourt; Martine Minarovits; Thierry Périssé; Jacques Pochard; Christophe Recoura : Raphaël Romnée; Franck Thiriot; Bernard Valentine; Léo Verle.

CONTACTS :

cclops@orange.fr

<https://fragmentscclops.com>

ISBN : 9782492416132 – ISSN : 2800602 X

DÉPÔT LÉGAL : janvier 2026

Isiprint – 139, rue Rateau, Parc des Damiers, 93120 La Courneuve

FRAGMENTS, revue de littérature prolétarienne, est éditée par le Cercle culturel de littérature ouvrière, paysanne et sociale, association 1901 enregistrée sous le numéro W951006252 à la Préfecture du Val-d’Oise en date du 25 janvier 2020.

Ce numéro a été conçu avec les fonts All Round Gothic de Ryoichi Tsunekawa & Freight Text Pro de Joshua Darden.

Éditorial

«Une couverture médiatique aussi importante, même pour un écrivain vivant, c'est rare.» C'est Victor, petit-fils de Georges Navel (1904-1993) et libraire à Paris, qui commente ainsi l'actualité éditoriale de l'auteur de *Travaux* quatre-vingts ans après la parution de ce premier opus, roman qui incarnait, aux yeux de Maurice Nadeau, la condition ouvrière au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Celui que d'autres critiques littéraires qualifièrent alors de «voix pure qui vient du peuple» ou de «meilleur ouvrier des lettres» se voit donc remis à l'honneur en 2025 avec la parution (ou réédition) de pas moins de quatre de ses ouvrages. Deux ouvrages réédités tout d'abord, avec *Passages*, aux éditions l'Échappée, et *Parcours*, chez Gallimard. Le premier, paru initialement en 1982 aux éditions du Sycomore, puis repris par Gallimard en 1991, est le dernier livre écrit et publié par Navel de son vivant. Il retrace son itinérance entre les hauts-fourneaux lorrains de son enfance et la fin des illusions du jeune proléttaire aux idéaux révolutionnaires qu'il devint à Lyon. Au sein de la collection lampe-tempête de l'Échappée, Navel trouve désormais sa place parmi d'autres auteurs de la veine prolétarienne comme Panaït Istrati, Neel Doff ou encore Allan Sillitoe, même s'il se défendait souvent d'être un «écrivain prolétarien». À noter l'excellente préface de Roméo Bondon, qui nous servit de guide à plusieurs reprises dans la réalisation du dossier que nous vous proposons ci-après. Le deuxième, *Parcours*, paru initialement dans la fameuse collection Blanche de Gallimard en 1950, est fait du même matériau empirique et prolonge la trajectoire de Navel jusqu'en 1943, alternant entre souvenirs du quotidien familial en Lorraine, à Lyon ou à Bascon (Aisne) et tentatives de s'extirper de la machine industrielle à travers la lutte syndicale, les débuts de son écriture ou encore son passage en Espagne pour soutenir la révolution. Navel y cimente dans la narration les expériences qui composaient déjà les chapitres de *Travaux* et où y étaient traités chacun des boulots qu'il avait dû exercer pour survivre pendant trente ans, entre le monde des ateliers lyonnais qu'il découvrit à 12 ans et ses premières confrontations à la nature dans le Sud de la France pour échapper à l'enfer de l'usine. La réédition se fait désormais dans la collection de L'Imaginaire et laisse entrevoir un déplacement de la réception de l'auteur par l'un de ses éditeurs historiques; la dimension esthétique d'un «Navel pur

écrivain du corps, de ses épreuves de ses époulements, de ses triomphes» prend le pas sur le Navel politique et combatif, car «usé, infirme, incomplet, à l'imagination tarie» après chaque journée en usine. Ce n'est effectivement pas tant l'imagination que Navel cultive pour redonner à vivre textuellement sa condition proléttaire, mais l'attention à chaque mouvement, chaque geste, même ceux inscrits dans une logique d'aliénation industrielle, afin de garder au présent l'once de liberté et d'humanité vivante permettant d'endurer le jour suivant.

Ce glissement éditorial se prolonge et se confirme dans la parution chez Gallimard de *Près des abeilles*, composé d'une sélection de chapitres tirés de Chacun son royaume, publié par le même éditeur en 1960, et de photos de l'auteur. Les chapitres préservés sont ceux permettant de nourrir l'idée d'un retour à la nature après une vie de labeur et font de la période pendant laquelle Navel tentait de vivre de son travail d'apiculteur le cœur du texte. Le texte originel est évidé; les combats avec les patrons véreux, le suicide de Frascoli, les conditions précaires de vie à Lyon, la maladie et la mort de René, tout cela disparaît pour laisser subsister une sorte d'aventure de la nature et d'éveil à un sentiment géographique, titre de la collection accueillant cette semi-nouveauté. Ce regard sur Navel n'est certes pas nouveau, Michel Polac ayant fait par exemple de *Travaux* son livre de chevet et d'initiation dans les années 1970, suivant à la trace pendant un an et demi les pas de l'auteur afin de reproduire son épopée septentrionale. Navel en Kerouac, il fallait oser, et l'auteur de *Travaux* tança vertement Polac pour cela. Mais c'est un regard qui au présent nous interroge d'autant plus dans le cadre de cette revue consa-

crée à l'écriture d'en bas, toujours autant invisibilisée dans l'histoire des dominants. Cela peut sembler paradoxal, mais la publication d'un livre contribue parfois à la marginalisation de son auteur et à la réification de son écriture.

Enfin, et cette fois réjouissons-nous, *Contact avec les guerriers*, paru aux éditions Plein Chant en juin 2025, constitue une surprise de taille et le seul véritable texte inédit de cette actualité littéraire. Comme le rappellent Camille Estienne et Claire Navel, qui ont coordonné l'édition de ce texte, Navel évoquait souvent, dans ses correspondances, son écriture en cours «pendant l'hiver 42-43» et en parlait comme de «son petit récit de guerre» dans lequel il essayait de retranscrire «ces quelques mois d'août à novembre 39 où il se trouva brutalement plongé dans la vie morne d'une batterie de DCA au début de la "drôle de guerre"». Tant la période de rédaction de ce texte que l'expérience décrite par Navel représentèrent des moments de basculement dans la vie de l'auteur : il se libéra de l'emprise de l'en-nui, de la solitude et du vide existentiel pendant ces quelques mois en compagnie de l'humanité de soldats avec qui il ne partageait souvent rien d'autre que l'attente, puis il renoua avec l'écriture en prose après des premières tentatives échouées de publier son *Histoire d'un proléttaire*, sur laquelle il travaillait depuis 6 ou 7 ans déjà. Un livre majeur, donc, qui donne à voir également la dimension fondamentale, comme le rappelle Patrick Mayoux dans sa postface de la guerre dans la trajectoire de Navel depuis sa plus tendre enfance. Une telle actualité demandait à ce que nous prenions le temps de revenir sur l'œuvre de Georges Navel dans **FRAGMENTS**. Beaucoup de choses ayant déjà été dites et de manière fort belle, que ce soit

1. Georges Navel, *Contact avec les guerriers*, texte établi par Camille Estienne et Claire Navel, postface de Patrick Mayoux, éditions Plein Chant, 2025, p. 177.

par Gérard Meudal en 1982 (*Navel ou la seconde vue*), les contributeurs de la revue *À contretemps* en 2003, ou encore dans les pages de plusieurs numéros de *La Révolution Proletarienne*, nous avons choisi de laisser le plus possible la parole à l'auteur, à ses écrits et avons privilégié une approche chronologique de présentation des textes sélectionnés pour permettre de découvrir progressivement la personne et son écriture au fil de sa propre expérience de vie. La biographie établie par Claire Navel, que nous remercions particulièrement de sa contribution à ce numéro, permettra à celles et ceux qui ne connaissent pas ou peu Navel de se familiariser avec son parcours. Suivent les premiers textes publiés par Navel dans des journaux et revues anarchistes notamment dans les années vingt et au début des années trente, des poèmes le plus souvent. Ensuite, Raphaël Romnée nous propose de suivre l'évolution de la pensée de l'auteur à travers sa correspondance avec Bernard Groethuysen et Alix Guillain, entre 1935 et 1946. Ces

deux intellectuels proches du parti communiste le poussèrent à écrire plus encore et les textes publiés de 1937 à 1942 par Navel, repris ici, sont pour la plupart le fruit des mises en relation de Navel avec leur propre réseau. Après la parution de *Travaux*, en 1945, et auquel rend hommage poétiquement l'un de nos abonnés Léo Verle, Navel continua d'écrire pour diverses revues d'orientations politiques très différentes et les deux textes publiés en 1946 et 1947, reproduits également dans ce dossier, sont auréolés du nouveau statut que le récipiendaire du prix Sainte-Beuve 1946 avait désormais dans la presse écrite, principalement grâce au travail de Paul Géraldy qui en avait fait son poulain. Enfin, nous vous proposons une recension succincte de *Contact avec les guerriers* et terminons par une bibliographie la plus exhaustive possible de l'auteur. Voilà. Place à Navel, à ses textes et à votre lecture.

Bernard Valentine

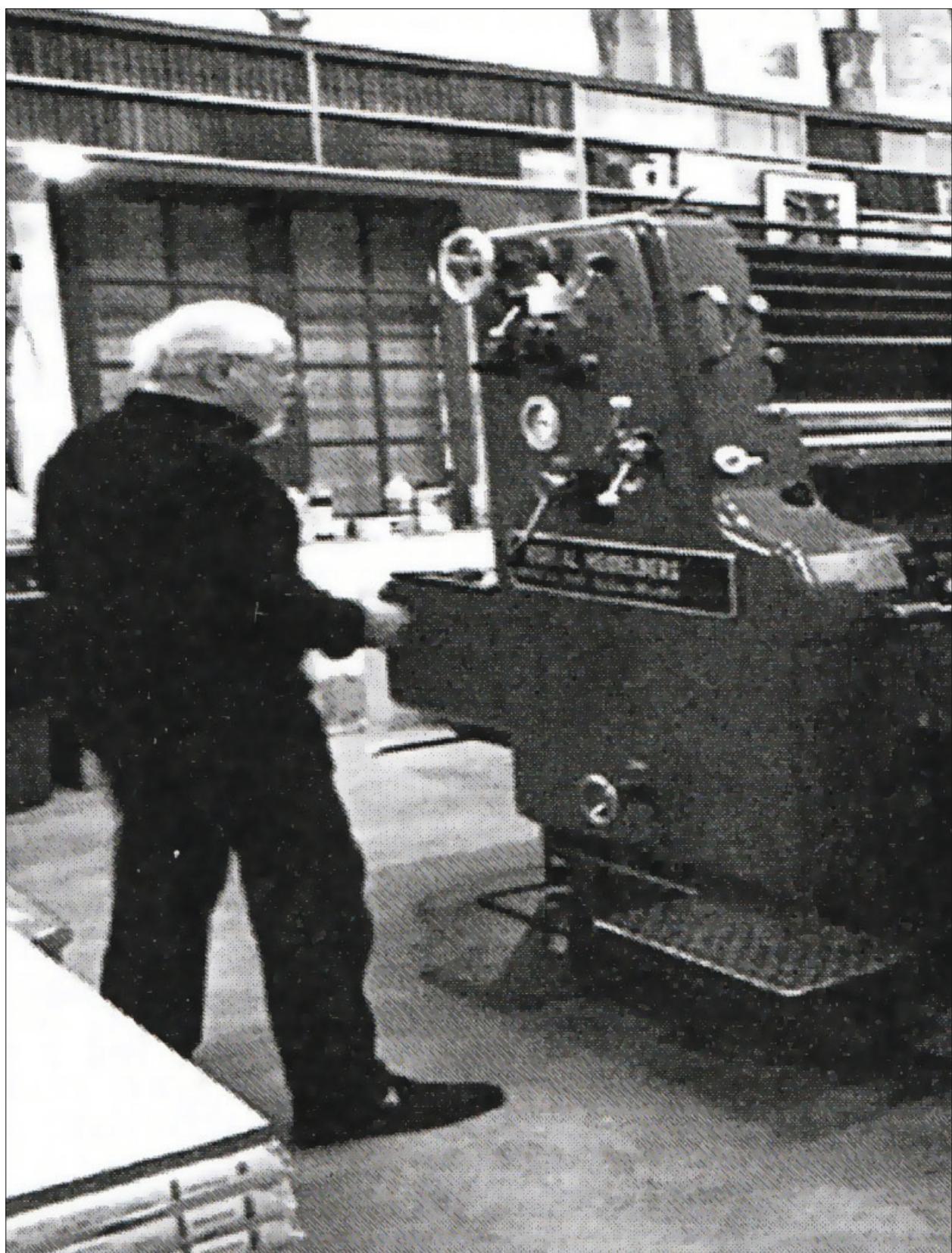
Erratum

Nous présentons à nos lecteurs notre regret d'avoir laissé passer deux bêtises dans le cadre du dossier consacré à Panaït Istrati présenté dans le numéro 11 de **FRAGMENTS**. Et nous remercions vivement les lecteurs attentifs et avertis qui ont remis les pendules à l'heure. Les bourdes se trouvent dans l'édition où j'évoque le livre de Ciliga avec une erreur dans le titre, et dans le même paragraphe j'ai attribué à Kessel le livre *Le zéro et l'infini* qui est de Koestler. Je n'ai pas trouvé l'origine de cette inversion. Un K d'école pour psychanalyste. Raphaël Romnée.

Chers camarades,

Merci pour votre dossier récent sur Panaït Istrati que j'ai lu avec l'intérêt affectueux que l'on porte à un maître et un ami. À la deuxième ligne du paragraphe de droite de la page 9, le livre de Ciliga est généralement traduit en français sous le titre suivant: «Au pays du mensonge déconcertant» même si le mensonge en question est non seulement grand mais monstrueux! À la quatrième ligne du même paragraphe, *Le zéro et l'infini* est attribué à Kessel alors que c'est une œuvre majeure d'Arthur Koestler. Ces quelques remarques ont pour objectif de permettre à vos lecteurs de trouver plus facilement les ouvrages cités.

Salut et fraternité.
Jacques Pochard



AU MOMENT DE LA MORT D'EDMOND THOMAS NOTRE NUMÉRO 12 ÉTAIT EN PHASE DE BOUCLAGE. AUSSI NOUS NE FOURNISSEONS ICI QU'UN SEUL TÉMOIGNAGE ET NOUS INVITONS NOS LECTEURS À NOUS ADRESSER, EN QUELQUES LIGNES, CE QUE SONT, POUR EUX, LES ÉDITIONS PLEIN CHANT ET LA PERSONNE D'EDMOND THOMAS, AFIN DE RÉALISER UNE APPROCHE PLURIELLE QUI SERA AU SOMMAIRE DE NOTRE NUMÉRO 13. NOUS FAISONS CE CHOIX EN NOUS FONDANT SUR LES NOMBREUSES RÉACTIONS QUE NOUS AVONS REÇUES.

Edmond Thomas, artisan-imprimeur, fondateur des Éditions Plein Chant a levé « l'encre »

- 7 -

«Je me suis ainsi senti plus proche des laissés-pour-compte et de ceux qui les avaient défendus dans le passé»¹

Dans le numéro 1 de **FRAGMENTS** nous avions publié un entretien avec le fondateur des éditions Plein Chant, choix qui s'imposait comme une évidence pour une revue dont la raison d'être est de donner la parole aux auteurs et autrices, d'hier et d'aujourd'hui, venus d'en bas. Le 18 octobre 2025 Edmond Thomas a, brutalement, largué les amarres. Durant 35 années j'ai, modestement, colporté lors de tables de presse, dans des réunions syndicales et politiques des livres du catalogue des éditions Plein Chant, en particulier ceux figurant dans les collections Voix d'en bas, Précurseurs et militants, la revue *Plein Chant* également ainsi que les onze

Cahiers Henry Poulaille concoctés par l'Association des Amis d'Henry Poulaille. Cette activité assidue étant fondée sur un constat : l'activité éditoriale d'Edmond Thomas était, sur le plan de la littérature prolétarienne, unique. Sa production sur 55 années ayant notamment contribué à faire lire, donc vivre, des auteurs et autrices souvent dédaignés par les «grandes» maisons d'éditions, ceci non seulement sur le plan de ses propres livraisons mais également en travaillant pour d'autres, ainsi les éditions de l'Élan. Il a ainsi été le continuateur de l'œuvre de Poulaille, sans que ses choix se limitent à cet aspect de la littérature, en atteste son intérêt pour la poésie populaire ou ses publications d'ouvrages facétieux ou érotiques issus du passé. Un autre point qui saute aux yeux – et au toucher – quand on prend en

1. «Entretien avec Edmond Thomas, Éditeur-Imprimeur des Éditions Plein Chant», **FRAGMENTS**, numéro 1, automne/hiver 2020, p. 45.

main un livre édité par Edmond Thomas c'est le soin apporté à la réalisation non seulement sur le plan du contenu mais également du contenant. Autodidacte il avait, dès 15 ou 16 ans, la «publiote». Cette aspiration tenace s'est accentuée, enrichie d'une véritable culture littéraire acquise en fréquentant ces abreuvoirs que sont les boîtes des bouquinistes où les bibliophages étanchent leur soif. Mais ce qui caractérise le travail réalisé par Edmond Thomas et la petite équipe qui l'a entouré, c'est la volonté de publier un produit qui soit de la belle ouvrage et ceci en assumant une fidélité à une certaine conception de l'architecture du livre, s'appuyant sur le savoir-faire des imprimeurs et typographes qui, selon lui, avaient, dès le xvi^e siècle établi les règles de base de la mise en page des textes et illustrations.

Au fil du temps nos échanges épistolaires,

courriels – même si sur ce plan le dialogue était plus laconique – et surtout téléphoniques sont devenus plus fréquents. Nous ne nous sommes croisés qu'une seule fois à la fin des années 80. J'ai pu, progressivement, appréhender sans doute très partiellement l'être humain. Nos conversations débutaient par un bougonnement rituel, tantôt contre les nouvelles technologies qui marginalisaient encore plus le livre, tantôt contre certains de ces libraires qui ne se donnent plus la peine de répondre à ses services de presse, d'autres fois sur sa propre activité. «Nous avons échoué» me disait-il il y a quelques mois. Mais ses jugements abrupts n'étaient jamais définitifs. Et, au cours de nos échanges, des projets prenaient corps, témoignant d'une volonté inébranlable, intacte de continuer à creuser le sillon encore et encore, de semer de nouvelles graines.

Les semaines, pour les récoltes... J'ai aussi perçu, comme d'autres, que ce souci d'exigence qu'il s'appliquait à lui-même en tant qu'artisan-imprimeur, il l'attendait également des autres. Je terminerai ce bref hommage en soulignant que j'ai été profondément heureux quand, alors que je le contactais en 2021, pour avoir son avis sur le tapuscrit des *Couleurs troubles de l'enfance*, il me proposa, après l'avoir relu avec Daniel Roy, de l'éditer dans la collection Voix d'en bas. Je n'oublie pas l'information qu'il a com-



muniquée à son réseau de lecteurs lors de la création du CCLOPS et de **FRAGMENTS** en 2020, un beau coup de pouce. Enfin, une particularité de nos échanges au cours de plusieurs décennies, j'ai toujours vouvoyé Edmond Thomas alors que dans nos milieux le tutoiement est souvent de rigueur. Sans doute l'expression inconsciente d'une réelle considération, de respect.

Le 22 octobre nous étions une cinquantaine pour assister à l'enterrement d'Edmond Thomas. La pluie nous gratifia d'un intermède salutaire permettant aux personnes qui le désiraient de lire un texte. Une averse soudaine et une partie de l'assistance se retrouva à Châteauneuf, dans le Bio-Musée du Grec (Groupement de recherche et d'étude castelnovien) fondé par Daniel Roy, dernier membre actif de l'Association

des Amis de Plein Chant. Découverte d'un espace consacré aux livres et aux revues, puis autour d'un verre, des échanges ici et là, une première rencontre avec Pierre Ziegelmeyer qui a activement participé à la vie de Plein Chant.

Edmond Thomas nous quitte au moment précis où la presse lui consacre enfin quelques lignes, quelques éloges. Parfois, ainsi que le clamait Léo Ferré, «la lumière ne se fait que sur les tombes». Nous savons que les ouvrages des éditions Plein Chant ne manqueront pas de maintenir vivante une petite lueur, fragile certes, mais persistante, à contre-courant sans doute de l'époque. Mais viendra le temps des réhabilitations.

Raphaël Romnée,
24 octobre 2025

- 9 -

APPEL À CONTRIBUTIONS : DÉCÈS D'EDMOND THOMAS

Nous invitons nos lecteurs à nous adresser, en quelques lignes, ce que sont, pour eux, les éditions Plein Chant et la personne d'Edmond Thomas, afin de réaliser une approche plurielle qui sera au sommaire de notre numéro 13 : découverte de livres, rencontres, anecdotes, photos...

Envoyez vos propositions avant le 31 mars 2026 :

- à notre adresse postale : CCLOPS – 79 rue du docteur Roux – 95130 Franconville-la-Garenne
- ou à notre adresse mail : cclops@orange.fr

Biographie de Georges Navel

Georges Navel n'a pas voulu donner une forme biographique à ses récits, même si leur matière est tirée de sa vie. Il n'a pas voyagé beaucoup, mais s'est déplacé souvent, cherchant la liberté malgré la nécessité du travail. Il aimait le mouvement, à pied, en train, en vélo dans le Midi, ou en mobylette dans la Drôme à 60 ans passés. Ses récits nous font voyager de la Lorraine à Lyon, de l'Espagne à Paris, du Midi à la banlieue parisienne, racontant souvent les mêmes épisodes sous un angle différent. J'ai cherché ici à reprendre son parcours de façon chronologique, pour m'y retrouver – et aussi pour situer ses récits par rapport au contexte historique.

*

**

Le monde de l'enfance de Georges c'est un village, des bois, les fonderies de Pont-à-Mousson où à partir de l'âge de sept ans il va porter son casse-croûte au père à la pause du déjeuner, le café aussi quelquefois quand il va chercher son père qui a bu un peu trop après le travail harassant.

À la maison il entend les disputes entre le père et Lucien, son frère de dix ans plus âgé, qui s'est fait tôt connaître des autorités. Lucien n'a pas été travailler aux fonderies, adolescent il est allé d'abord à Nancy, où il a sympathisé avec des militants ouvriers pacifistes, puis à Paris. Il a lu des revues anarchistes, nombreuses à l'époque. Il est révolté. Mais lorsque la guerre éclate en 1914, il suit les anarchistes du «Manifeste des 16» qui soutiennent l'Union sacrée et s'engage.

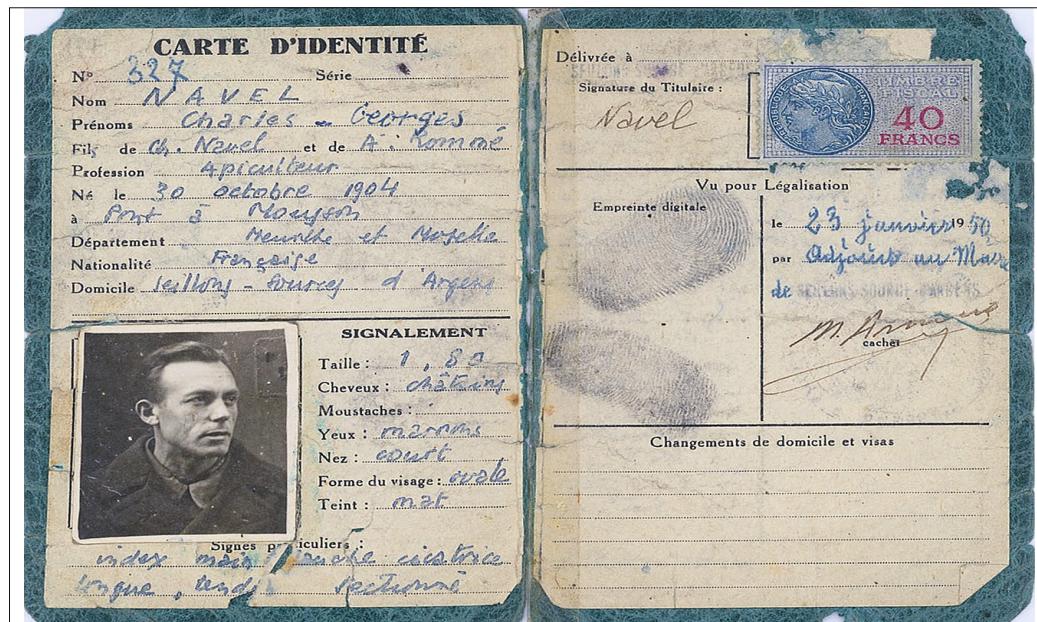
- 29 -

Georges est le treizième et dernier enfant de sa fratrie. Il naît en 1904 à Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle). La famille déménage rapidement à Maidières, un village proche. À sa naissance, quatre des aînés travaillent aux fonderies de Pont-à-Mousson comme leur père, et cinq des enfants sont décédés. Leur père, Charles Navel, s'était engagé dans les bataillons d'Afrique à 19 ans et avait passé cinq ans en Algérie. Auparavant, orphelin de bonne heure, il avait travaillé comme garçon de ferme.

Georges accompagne sa mère dans toutes ses sorties aux travaux des champs, aux cueillettes dans les bois, au lavoir. Sa mère, Anastasie, était originaire de la région d'Alençon, elle avait quitté sa famille paysanne pour suivre le père de Georges – qui en fin de service avait stationné quelques mois dans cette région.

À la déclaration de guerre, Georges s'enthousiasme de «se retrouver dans l'événement» et de ne plus aller à l'école. La ligne de front est à quelques kilomètres de son village, il regarde les soldats y monter. Après quelques semaines, il voit revenir les soldats blessés, à pied ou dans les charrettes, les morts aussi. Parfois la maisonnée accueille des soldats pour une nuit ou un repas. Il entend les discussions politiques. Le père est réconcilié avec son fils Lucien depuis que celui-ci s'est engagé.

Début 1915, la Croix-rouge, qui se préoccupe du sort des enfants, organise un convoi pour l'Algérie. Georges a vu l'affiche sur la mairie, il obtient de son père qu'il l'inscrive. Il séjourne à Yusuf puis à Ain-Béida. Il écrit à ses parents. Cinq mois plus tard, il demande à retrouver sa famille évacuée à Lyon peu après son départ.



Les parents et les plus jeunes, Hélène et Georges, et une sœur aînée, Jeanne, vivent dans un logement de la rue de la Part-Dieu. Son frère René les rejoindra bientôt. Dans l'immeuble se trouvent d'autres réfugiés venant du Nord. Après la lumière de l'Algérie, Georges découvre les lumières de la ville. Il prend le tramway avec sa mère. En octobre, il renoue quelques mois avec l'école.

À douze ans, Georges choisit d'arrêter définitivement l'école et se fait embaucher dans l'atelier où travaille son frère René : dix heures par jour à côté d'un bain d'acide pour l'étamage des casques de soldats qu'on remet en état. Il s'en va. Il est garçon de courses, manœuvre. Il découvre les conditions de travail dans les ateliers et les chantiers. La ville devient grise, tout devient gris. Il voit la misère et l'insalubrité des logements dans sa rue, pas loin la prostitution, les voyous et dans le travail les gars qui se conduisent mal avec les gamins parfois.

En 1918, son frère Lucien est de retour. Blessé, il a été démobilisé avant la fin de la guerre. Les discussions vives reprennent entre le père et Lucien qui

fréquente les réunions politiques et les piquets de grève des ouvriers mobilisés dans les usines de guerre.

Georges veut suivre son frère, qui finit par l'emmener et le présenter aux militants syndicaux. Leurs visages, leurs allures, leurs poignées de mains et leur discours l'ouvrent à un nouveau monde. Il a 14 ans. Avec Lucien et René, il assiste à de nombreux meetings, aux causeries organisées par les groupes de l'avant-garde syndicale et libertaire. Il lit beaucoup et rêve aux problèmes de la société future communiste libertaire. Il fréquente des membres du groupe Clarté, un groupe d'intellectuels pacifistes et révolutionnaires fondé en mai 1919 par Henri Barbusse et Raymond-Louis Lefebvre.

«Quant aux premières rencontres avec les aînés, ce fut, pour moi, comme un éblouissement. Ils avaient de belles gueules. Certains ressemblaient à Jésus-Christ ou à des penseurs. Ils lisaien. Ils vouvoiaient. Ils incarnaient la sympathie et la force. Parce que, parmi la classe ouvrière, les gars au boulot, il y a aussi de bonnes brutes.»

Georges se lie d'amitié avec un groupe de jeunes camarades : entre autres Marcel Michaud, Odino Rosso, Frasco, qui for-

meront le groupe de la Jeunesse ouvrière. Entre 1920 et 1922, ils se retrouvent aux cours du soir de l'Université syndicale. Georges fréquente aussi le Nid rouge, groupe lyonnais d'action artistique et de propagande pacifiste par la chanson, créé en 1916.

Il change souvent de boulot. En 1920, un copain ajusteur plus âgé l'encourage à se former comme ajusteur. Par son intermédiaire, il est embauché dans son atelier d'outillage comme apprenti ajusteur et fréquente les cours du soir de la Martinière. À l'Université syndicale, il suit aussi les conférences d'un médecin-psychiatre, le docteur Malespine, sur l'esthétique et la psychologie. Son frère René, tuberculeux, est parti en sanatorium. Sa sœur Hélène est de santé fragile.

«Il y eut la période des grands cortèges, des grèves, des occupations d'usine – de 1918 à 1920. Tout ça on le suivait, mais aussi les événements de Hongrie. On s'exaltait de mots. Puis vint la retombée, l'échec de la grève des cheminots, le lock-out. La chambre patronale faisait le tri et n'embauchait plus les militants (...) ce fut la répression pour quelques années.»

En 1922, la ferveur révolutionnaire est retombée. Lucien, qui a été fiché pour ses activités politiques, n'a pas été soutenu par les camarades. Il ne trouve plus de boulot en atelier.

Georges reste peu de temps dans l'atelier d'outillage. Rêvant d'être berger, il part pour l'Algérie. Il se retrouve ajusteur dans un dépôt de chemins de fer à Bône. Il déchante et rentre à Lyon où il trouve de l'embauche chez Berliet. Mais sa famille s'est dispersée et le groupe de la Jeunesse ouvrière s'est dissous.

Il quitte Berliet et part pour la colonie anarcho-naturiste végétarienne de Bascon

dans l'Aisne où séjournent Hélène et René. Il y reste peu de temps, passe quelques mois à Paris, travaille chez Renault, fréquente la bibliothèque Sainte-Geneviève, le théâtre : c'est la grande époque de Dullin, Gémier, Copeau. Il va au Club du Faubourg de Léo Poldès, lieu de conférences et d'échanges très variés. Il retrouve des copains au foyer végétalien de la rue Mathis créé par Georges Butaud.

En 1923, Georges circule entre Lyon, Paris et Lunéville, où il retrouve sa famille, et travaille quelques mois à l'usine de Pont-à-Mousson.

En 1924, Hélène meurt à Bascon. Georges est à Paris. Il travaille chez Citroën. Il est abonné à la librairie d'Adrienne Monnier. Il passe ses dimanches au bord de la Marne, «en joyeuse et nombreuse compagnie de jeunes garçons et filles et avec les choristes des Fêtes du peuple».

De retour à Lyon, il trouve du travail mais supporte mal la solitude. Déprimé, il est accueilli un temps par sa sœur Marguerite. Il revoit le docteur Malespine pour une consultation. Il lui a glissé quelques poèmes dans sa boîte aux lettres. Ils vont se lier d'amitié. Malespine et sa jeune femme étudiante en médecine l'accueillent souvent chez eux. «Chez Malespine je rencontrais l'ambiance intellectuelle qui manquait parmi les miens.» (Lettre à J. Paulhan du 19 décembre 1936). Malespine publie en 1925 un poème de Georges dans sa revue cosmopolite surréaliste-dadaïste, *Manomètre*.

La même année, Georges part vers l'Espagne dans l'idée d'aller rejoindre les combattants marocains rebelles du Rif. En fait, il s'arrête à la frontière espagnole où il trouve de l'embauche dans une entreprise forestière. «[L]es rêves ce sont des rêves où la volonté de faire ceci ou cela relève de l'instinct. C'est comme un langage qui envoie une sorte de message sur la vie physique, le besoin et l'emballement

- 31 -



Denise Barthaux et Georges Navel

qu'elle procure... En réalité j'avais besoin de soleil et de grand air.»

«Dans le Midi, j'ai fait une expérience marquante : quand je travaillais sur les chantiers, j'existaient physiquement. Par comparaison, quand j'ai bossé en usine, je me sentais diminué, je ne ressentais pas le même influx.»

Georges rentre à Lyon après quelques mois, il a besoin de retrouver les copains. Malespine, ayant décidé de rassembler une troupe pour jouer ses pièces, demande à Georges de recruter parmi ses amis quelques amateurs. Lors des répétitions, Georges se lie à Marie Ferrari, pianiste et étudiante compositrice, issue d'une famille ouvrière. Elle sera sa compagne pendant une vingtaine d'années avec de nombreuses séparations, brèves ou longues.

En 1927, faute d'avoir été déclaré inapte définitivement au service militaire, Georges déserte. Jusqu'en 1933 il vivra sous l'identité d'un copain, Philippe Latour. Il vit quelque temps à Paris avec Marie Ferrari. Il travaille chez Citroën à Saint-Ouen, puis chez Renault. Mais sa com-

pagne l'encourage à repartir dans le Midi, plus propice à ses rêves de développement de toutes ses facultés.

Il trouve du travail quelques mois dans un site au panorama magnifique : le sanatorium des Courmettes, dirigé par les époux Monod, médecins. Il est embauché pour veiller sur un groupe d'enfants convalescents. Mme Monod a voyagé en Inde et a connu les milieux théosophiques. Georges sympathise avec le couple. Il a de grands loisirs, dessine, écrit. On le surnomme «Philippe le végétarien». Il mène une vie de naturiste.

Quand son frère René meurt de la tuberculose à Lyon en 1927, Georges est à ses côtés. En 1928, il retourne vers Nice, Menton, fréquente des copains espagnols, puis retourne à Paris pour retrouver sa compagne.

En 1929, une famille de fermiers amie lui indique qu'une fermette abandonnée avec un bout de terrain est à louer entre Toulon et Hyères, et qu'il pourra travailler comme terrassier pour l'achèvement d'une route de corniche. Il vit deux ans au Vieux Saulnier, travaillant comme journalier, saisonnier.

En 1932, les temps sont durs, il y a du chômage partout. Georges connaît la faim à Nice.

Sur la Côte d'Azur, il a rencontré Edouard Von Bendemann, un peintre allemand qui lui demande de lui donner des leçons de français. Bendemann l'encourage à aller voir Bernard Groethuysen qui collabore à la *Nouvelle Revue Française* chez Gallimard. Il repart à Paris. En novembre 1933, il décide de régulariser sa situation militaire et se présente dans un commissariat. Il passe trois mois en prison. Le tribunal militaire le condamne à deux ans avec sursis. Il fait deux mois à Toul dans la DCA¹. En 1934, Navel entame une correspon-

¹. Défense contre avions ou défense contre aéronefs, il s'agit de lutte antiaérienne.

dance avec Groethuysen et sa compagne Alix Guillain, qu'il entretiendra jusqu'à la mort du philosophe en 1946. Ces lettres sont publiées sous le titre *Sable et limon*. Chez Gallimard, il rencontre Jean Paulhan avec lequel il correspond également.

À Paris, où il revient en 1934, il vit avec sa compagne. Puis, ne trouvant pas de travail, il repart vers le Midi et s'installe aux Amandiers, une maisonnette avec un bout de terrain dans le Var, près de Sainte-Maxime, où il espère pouvoir vivre avec sa compagne en se nourrissant des légumes qu'il aura planté et de quelques lapins et poules.

En août 1936, il part en Espagne pour combattre auprès des républicains anarchosyndicalistes. Il n'y restera que trois semaines.

En 1937, il retourne à Paris. Il fréquente le Musée du soir créé par Henry Pouaille. Il travaille comme terrassier sur le chantier de l'exposition universelle, puis comme aide-jardinier au parc de Sceaux, mais il est congédié après la découverte de la condamnation inscrite sur son casier judiciaire. Il repart aux Amandiers, espérant écrire dans ses moments de liberté. Il travaille comme journalier. Il épouse Marie Ferrari. Leurs enfants, des jumeaux, naissent en 1938. Ils divorceront en 1947.

En 1939, il est mobilisé et envoyé près de Toul dans la DCA. C'est l'objet du récit inédit *Contact avec les guerriers*, publié cette année chez Plein Chant. Démobilisé en avril 1940, Georges rejoint son épouse et les jumeaux aux Amandiers. La vie y est simple et rude.

En livrant des fagots de bois aux habitants des riches demeures de l'arrière-pays de Sainte-Maxime, il rencontre le poète Paul Géraldy qui vit seul et retiré. Ils vont se voir souvent et correspondre longuement entre 1941 et 1945. À la suite de Groethuysen, Géraldy l'encourage à publier.

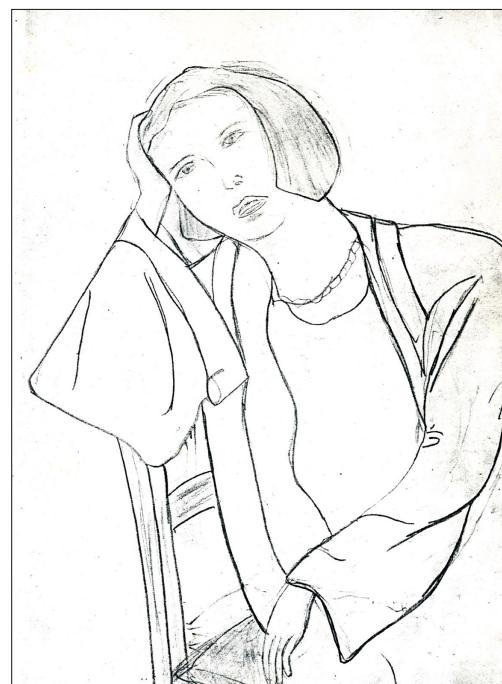
En 1943, Georges est embauché comme apiculteur à Seillons-Source-d'Argens (Var), où il vit isolé sur un vaste domaine jusqu'en 1954. Les abeilles lui laissant du temps libre, il reprend ses récits en 1944 et en trouve la forme finale qui sera *Travaux* – son premier livre, qui sort fin 1945.

En 1954, Georges s'installe en région parisienne, où il travaille comme correcteur de presse jusqu'en 1971. De 1958 à 1984, il habite Meudon avec ma mère, Denise Barthaux, qu'il a épousée en 1956.

En 1985, mes parents s'installent près de Die dans la Drôme. Décédé en 1993, mon père est enterré à Pont-de-Quart.

Claire Navel

- 33 -



Achille (Marie Ferrari) dessiné par Navel

Les mots et les morts

Le premier texte publié par Navel est une réponse à une enquête de *L'en dehors* (1922-1939) sur «le droit au suicide des individualistes» suite au suicide le 5 août 1925 de Georges Palante – *L'en dehors* est un «organe de pratique, de réalisation, de camaraderie individualiste». Périodique français anarchiste, il paraît en 1922 sous la direction d'E. Armand, (nom de plume d'Ernest Lucien Juin), qui y prône la liberté individuelle tant pour le règlement d'affaires entre individus que dans le domaine des libertés sexuelles.

Le suicide de Georges Palante, philosophe de l'individualisme, le 5 août 1925 fit l'objet d'une chronique rédigée par Gérard de Lacaze-Duthiers¹ le 8 août de la même année. Ce dernier déplorait la mort d'un des seuls philosophes de l'individualisme, même si son individualisme «s'écarte du nôtre : il ne va pas aussi loin». Il se demandait le rôle joué par le carcan de l'enseignement dans lequel Palante ne trouvait que peu d'oreilles attentives à ses théories, maltraité par ses pairs, jamais pris au «sérieux par les pontifes de la philosophie officielle». Et concluait, «son pessimisme l'a conduit à se supprimer au sein d'une société qui condamne, avec Durkheim, le suicide». Sa disparition, quoique «précedée par d'autres dans cette voie», amenait toutefois Lacaze-Duthiers à se poser la question «Un individualiste a-t-il le droit de se suicider?» et il la posa aux lecteurs de *L'en dehors*, les incitant à envoyer leur réponse qu'«E. Armand sera heureux de publier dans son journal».

RÉPONSE FORMULÉE PAR NAVEL

LE 20 SEPTEMBRE 1925

Je comprends mal le suicide comme aboutissant de raisonnements philosophiques. La tendance au suicide est du domaine de la sensibilité. Certaines idées peuvent faire partie de l'intelligence et ne pas dominer la sensibilité. C'est une question de force vitale. Georges Palante avait bien perçu cela; chez certains la curiosité est un contrepoids au pessimisme. Tenez, je prends Rémy de Gourmont. Intelligence courageuse de la même race que G. Palante. Bien d'autres ont pensé au suicide et vivent encore. Le suicide de G. Palante n'est peut-être qu'un accident, dans ce sens qu'il exécuta un dessein avec lequel il avait l'habitude de jouer. Je comprends très mal, ami Lacaze-Duthiers, votre question : un individualiste a-t-il le droit de se suicider? J'éprouve peu le besoin d'être iste, mais je vous assure que si je voulais me suicider, je n'ouvrirais pas une enquête. Le droit vis-à-vis de qui? de la société? Suis-je radical ou individualiste? Le droit de se détruire vis-à-vis de soi? On a parfaitement le droit d'être dégoûté de sa personne, n'est-ce-pas? Je n'aime pas les gestes de désespoir, les gestes contraints. J'aime le suicide esthétique, celui qui découle d'une décision, non pas d'une situation. Voilà la seule nuance que je fais dans le suicide.

Georges Navel

Les réponses furent publiées le 20 septembre 1925, sous le titre : «Un individualiste a-t-il le droit de se suicider?». Parmi

1. Individualiste et pacifiste selon Le Maitron. Dans son premier ouvrage, *L'Idéal humain de l'art : essai d'esthétique libertaire*, il développait sa conception individualiste baptisée «Artistocratie» qu'il définissait comme «consistant pour chaque individu, à faire de sa vie une œuvre d'art libre et désintéressée» (maitron.fr).

les contributeurs publiés, Carlo Molaschi², «propagandiste anarchiste individualiste italien puis socialiste anarchiste». Il avait commenté la mort de Palante dans *Fede*, l'organe communiste anarchiste italien de l'époque. Sa réponse, reprise et traduite pour l'occasion par *L'en dehors*, faisait le procès de «l'individualisme de Palante» qui «est absolu» et «en arrive même à nier notre anarchie, la considérant comme un dogme social c'est-à-dire comme une chaîne pour l'individu... Si Palante avait été un violent, il se serait consumé dans une lutte désespérée pour la conquête de la "joie de vivre"». Sans connaître grand-chose de l'homme que Palante fut, si ce n'est qu'il souffrait d'une maladie dégénérative grave depuis la puberté qui ne cessait de s'aggraver et qu'il servit de modèle à Louis Guilloux pour plusieurs de ses personnages de roman, dont *Le sang noir*, sa destinée tragique semble ne pas faire le poids face au combat d'idées et d'idéaux anarchistes déconnectés de l'expérience d'existence qui fut la sienne.

Navel, pour sa part, n'avait encore rien publié dans un journal, même s'il essayait déjà d'écrire «à la godille, des petits poèmes dada à la Max Jacob...³» et tentait de la conquérir, lui, cette joie de vivre : «quand je ne puis résister au désir d'une vie plus violente, j'abandonne l'usine, je pars pour le Midi, je me fais jardinier, terrassier; je songe à partir pour le Riff combattre dans les troupes d'Abd-el-Krim⁴». Navel est le seul ouvrier à se pencher sur la question posée par *L'en dehors*. Sa réponse interroge autant l'acte, que la question telle que posée par Lacaze-Duthiers : «droit vis-à-vis de qui? De la

société?» On reconnaît déjà là un rejet des principes dogmatiques abstraits et d'une pensée éthérée qui dispose de temps pour se poser des questions sur la vie, là où pour tant d'autres c'est la vie qui pose voire impose des questions. Dans un moment de lassitude profonde, il répondra plus ou moins de la même manière à Alix Guillain dans une des nombreuses lettres composant la correspondance qui fut l'objet de *Sable et Limon* en 1952⁵, et ce à propos du travail de Groethuysen. Il se réjouissait que le philosophe ait le temps de se poser autant de questions, admiratif devant «l'énormité du travail» pour la rédaction d'un de ses ouvrages, *L'Église et la Bourgeoisie*, et «frappé par le fait de ce qu'un livre de ce genre exige de continuité de pensée, de concentration intellectuelle, d'usage de l'intelligence la veille et retrouvaille de l'intelligence le lendemain, quand je sais par ma propre expérience la difficulté de la pensée continue, l'impossibilité d'échapper aux éclipses... [...] «Je» ne me pose pas de questions, c'est la vie qui me pose des questions... la plupart des questions que la vie pose à l'esprit d'un homme, sont des questions nécessaires, des questions qu'on peut dire actuelles⁶».

Quant au suicide, il y fut confronté à plusieurs reprises et sous plusieurs de ses formes. Il y eut d'abord sa propre tentative, un soir de désespoir lyonnais de 1920 où l'avait conduit l'imaginaire d'un lendemain sans enchantement, comme il le dira lui-même dans d'autres pages : «Je ne me suis jamais guéri de 1919». La révolution promise n'avait pas eu lieu, sa tentative d'exil en Algérie s'était soldée par un échec, sans compter la déception

- 35 -

2. Source : le site internet ephemanar.net (<https://www.ephemanaar.net/mai26.html>).

3. Jacques Jessey, «Visite à Georges Navel», *Cartés*, Hebdomadaire de combat pour la résistance et la démocratie, le 4 janvier 1946, juste après la parution de *Travaux* en 1945.

4. *Ibid.*

5. Georges Navel, *Sable et Limon*, Gallimard (coll. Blanche), 1952.

6. *Ibid.*, p. 381-382.

Trois poèmes de Georges Navel

LA REVUE ANARCHISTE

NAVEL PUBLIE SES PREMIERS POÈMES DANS *LA REVUE ANARCHISTE* (1929-1936). EN DÉCEMBRE 1929, À PARIS, SORT LE PREMIER NUMÉRO DE LA REVUE D'ABORD SOUTIRÉE «CAHIERS MENSUELS D'ÉTUDES ET D'ACTION» PUIS «ORGANE TRIMESTRIEL DE DOCUMENTATION ET D'ÉTUDES». CETTE PUBLICATION QUI N'EST LIÉE À AUCUNE ORGANISATION PERMETTRA À DE NOMBREUX COMPAGNONS INDIVIDUALISTES DE S'EXPRIMER, ELLE S'ARRÊTERA EN JUIN 1936. SON GÉRANT, FERDINAND FÉLIX FORTIN, SERA CONDAMNÉ À PLUSIEURS REPRISES POUR DÉLITS DE PRESSE. EN RAISON DU DÉCLENCHEMENT DE LA RÉVOLUTION EN ESPAGNE (19 JUILLET 1936), LES ANIMATEURS DE LA REVUE PUBLIERONT LE 19 AOÛT 1936 (SOIT UN MOIS PLUS TARD), UN SUPPLÉMENT SOUS FORME DE JOURNAL : CHOSES D'ESPAGNE POUR AFFIRMER LEUR POSITION NOTRE CHOIX EST FAIT. NE PAS CONFONDRE CETTE REVUE ANARCHISTE AVEC *LA REVUE ANARCHISTE* PUBLIÉE ENTRE 1922 ET 1925, PAR L'UNION ANARCHISTE¹ (SÉBASTIEN FAURE).

- 39 -

1. Source sur l'historique de la revue : <https://www.ephemnar.net/décembre03.html#revueanar2>

Nocturne

Ferme ta porte
ne trouble pas le murmure
de ta chambre
le doigt de l'alphabet des morts
sur les murs
les bruits

1^{er} février 1930

(Sans titre)

*Laisse voguer lentement
tes mains,
comme le vent
souffler tes cheveux
vers ton front bleu de rêve;
c'est la même chose :
tes mains,
le vent,
celles de ton amant.
Tes mains, les siennes
sur ton front
Mouillent leurs ongles
à la lumière
de tes yeux d'eau de mer.*

1^{er} janvier 1930

- 40 -

3d - Paysage

*Dans l'air lilial,
dans l'air il y a
de l'indécis.
Comment savoir si le chien
qui passe ne touche pas terre,
et qui a posé le monsieur gris
sur le banc du square ?
Les arbres, les couleurs
dorment
d'un sommeil tiède
qui donne envie
de faire harakiri.
Ah ! ne pas respirer
plus fort qu'une feuille,
puis s'éteindre
avec les gestes sereins
d'un pierrot mécanique !*

1^{er} juillet 1930 (date de rédaction : janvier 1927)

Sable et limon

la genèse d'une pensée

& d'une écriture

- 42 -

Sable et limon a été publié pour la première fois en 1952 chez Gallimard, réédité en 1989, toutes les références incluses dans ce texte renvoient à cette édition. Ce fort volume de 512 pages renferme la correspondance établie entre Georges Navel et Bernard Groethuysen ainsi qu'à la compagne de ce dernier Alix Guillain. En fait il s'agit essentiellement des lettres de Navel à ses deux correspondants, à l'exception de quatre lettres de Groethuysen et d'une d'Alix Guillain. En guise d'introduction nous disposons d'un extrait d'un texte de Jean Paulhan¹ qui décrit la personnalité du philosophe Groethuysen. Avant de nous plonger dans les lettres de l'auteur de *Travaux* il importe de consacrer quelques lignes à la présentation des destinataires de ces envois. Bernard Groethuysen est né en 1880 à Berlin au sein d'une famille d'immigrés hollandais installée dans cette ville. Professeur de philosophie il effectue des recherches sur la Révolution française et Jean-Jacques Rousseau. Protestant contre la montée du nazisme et les exactions commises contre les Juifs il démissionnera de son poste en 1932, rejoignant la France où il a déjà des attaches. En effet depuis 1904 il séjourne régulièrement à Paris, réalisant des études sur les travaux du philosophe Leibniz. C'est durant cette période qu'il

fera la connaissance de celle qui deviendra sa compagne. Pendant la Première Guerre mondiale il est prisonnier allemand à Châteauroux. En 1937 il sera naturalisé français. Dès 1920 il collabore, aux côtés de Jean Paulhan, aux activités de la *Nouvelle Revue française* (NRF) dont il sera un collaborateur assidu jusqu'en 1940. Il meurt en 1946. Alix Guillain est née en 1876 à Bruxelles, son père est français, sa mère anglaise. Elle deviendra interprète, traduisant de nombreux ouvrages allemands. Lors du premier conflit mondial Alix Guillain est membre active du courant internationaliste, elle sera ensuite membre du PCF jusque sa mort.

Dans son approche introductory Paulhan cerne l'activité de Bernard Groethuysen, auteur notamment de l'*Anthropologie philosophique*² et des *Origines de l'esprit bourgeois en France*³. Il souligne que ce penseur préférerait les «questions aux réponses», partant du principe qu'une réponse contient en germe de nouvelles interrogations. Tournure d'esprit somme toute rassurante quand on mesure les conséquences tragiques de certaines réponses érigées en systèmes rigides, clos, à l'image des miradors ou rideaux de fer qu'ils ont inspirés. Fait primordial, sa démarche s'inscrit sous le signe d'une totale indé-

1. Jean Paulhan : 1884-1968. Écrivain, critique, éditeur, directeur littéraire chez Gallimard.

2. *Anthropologie philosophique*, Paris, Gallimard, 1953.

3. *Origines de l'esprit bourgeois en France. 1. L'Église et la Bourgeoisie*, Paris, Gallimard, 1927.

pendance, d'une profonde recherche du débat en particulier quand il s'avère contradictoire. Cette autonomie de pensée est d'autant plus remarquable que cet écrivain était «marxiste et communiste de stricte observance»⁴. Un aspect de son caractère ne saurait être négligé tant, vraisemblablement, il est un des éléments qui a légitimé le long parcours épistolaire de Navel. Ainsi Paulhan décrit Groethuysen dont l'expression portait «je ne sais quoi d'ombrageux et de violent», alors «que cet homme n'était que bonté». Une phrase interpelle «Sitôt qu'il était là, chacun se sentait protégé, mais protégé c'est peu dire : accru, enhardi, capable de tout»^[p. 16]. Il est indéniable que cet état d'esprit a profondément marqué Georges Navel, «En rencontrant Groeth, j'étais comme admis près d'un Dieu le Père, sensiblement amélioré, pour lui raconter au jour le jour ma vie, m'y reconnaître»^[p.18]. Plus loin il ajoute «J'aurais pu vivre avec patience des jours plus durs pour le bonheur d'être en face de Groeth et de lui raconter «mes expériences». Il n'était pas nécessaire d'être un grand ceci ou un grand cela, d'avoir du galon littéraire pour lui prendre son temps, obtenir une audience affectueuse. Mancœuvre ou ambassadeur, on était dans la société du grand esprit un autre esprit aussi détaché des distinctions sociales qu'une âme après la mort. Aristocrate mais non bourgeois, il préfigurait l'homme fraternel de l'idéale société sans classe»^[p.17-18]. Ces paroles de Navel explicitent le lien tissé entre les deux hommes, permettent d'appréhender la place de cette correspondance – ponctuée de réelles rencontres – qui s'est échelonnée de 1935 à 1945, Groethuysen décédant le 17 septembre 1946. Point non négligeable : ces échanges s'effectuent au cours d'une période historique centrale

du xx^e siècle, l'avènement du nazisme en Allemagne, années d'accession du Front Populaire en France, révolution sociale et antifasciste en Espagne, sans omettre la domination fasciste de Mussolini en Italie ou la Seconde Guerre mondiale.

*

**

Les correspondances d'un écrivain, ou d'un autre artiste, possèdent une singularité, un trait spécifique, elles expriment une réflexion, une pensée en mouvement, porteuses de tâtonnements quant aux finalités de l'œuvre à venir. À priori les lettres, sauf exception, n'ont pas vocation à être publiées. Ainsi il est loisible de percevoir, au fil des pages, les sentiments, les ressentis, les doutes qui accompagnent le cheminement créatif, cheminement d'autant plus ardu que nous sommes en présence d'un autodidacte issu des classes sociales défavorisées sur le plan matériel et culturel. Quand la question quotidienne est celle de la conquête du pain, l'accès à la culture relève d'un véritable parcours du combattant, semé d'embûches, d'impasses. Ici cette trajectoire épistolaire témoigne et révèle une parole authentique souvent absente de journaux intimes qui peuvent être revus, corrigés au gré de l'évolution des événements ou des personnes, quand il n'existe pas des conditions testamentaires interdisant toute publication sauf à attendre quelques décennies. Cette spontanéité est au cœur des lettres de Navel, elles permettent, au-delà même de l'écrivain, la compréhension, parcellaire sans doute, de l'être humain dans toute sa complexité. Sable et limon fournissent ces ouvertures, ceci malgré l'absence significative des missives de Groethuysen et de Guillain.

- 43 -

⁴. *Sable et limon*, Georges Navel, Gallimard, 1989, p. 15. Les notes entre crochets suivantes se réfèrent aux pages de *Sable et limon*.

Dans le cadre de cette approche je ne reviendrai pas sur les écrits qui relèvent de la narration des conditions de vie et de travail, ils constituent l'ossature de l'œuvre de Navel, mais je souligne que ce quotidien est présent tout au long des échanges entre l'auteur et ses correspondants. Il m'a semblé préférable de tenter de mettre en évidence le cheminement de Georges Navel sur le plan de l'écriture, de cerner son rapport à l'engagement politique, de comprendre son positionnement théorique et pratique vis-à-vis de la révolution espagnole de 1936, de saisir les aspects multiples de ses choix littéraires.

ÉCRITURE :

NAVEL OU L'HOMME QUI DOUTE

L'itinéraire qui mène le proléttaire à l'écriture ne saurait être celui d'un long fleuve tranquille. Il s'agit d'un véritable parcours du combattant qui implique le franchissement de moult obstacles : s'émanciper des barrières, voire des interdits de classe originels; accéder à la culture, ce qui implique la capacité à s'extraire de son milieu sans le renier (ce qui différencie l'écrivain prolétarien du parvenu); défricher sa propre voie c'est-à-dire apprêter le fait que l'écriture n'est nullement un territoire inaccessible, une chasse gardée réservée aux mandarins de la littérature. Parcourir ce cheminement est un processus qui se réalise souvent dans la douleur et il en subsiste des traces indélébiles. Georges Navel est un auteur qui incarne en totalité cette trajectoire et il n'en sort pas indemne. S'il est convaincu de sa capacité à écrire, de son rapport particulier à cette forme d'expression, il demeure traversé de sentiments contradictoires, ambivalents. Ce qui confère une valeur spécifique à l'ouvrage *Sable et limon* réside dans une remarque de Navel qui pourrait paraître comme anecdotique, ceci quand il porte son regard sur ses écrits épistolaires :

«ma communication la plus naturelle c'est une lettre adressée à quelqu'un»^[p. 13], ou encore «J'ai écrit depuis l'âge de sept ans. J'étais épistolar, j'avais une petite nièce et j'écrivais des lettres sur elle à mes parents»^[p. 10]. Cette formulation induit que les autres formes de création littéraire ne témoignent pas d'une même spontanéité. Aussi *Sable et limon* constitue une pierre angulaire pour saisir l'état d'esprit de Navel, son évolution, tant sur le plan de l'écriture que de ses engagements politiques et sociaux comme de son positionnement devant l'actualité.

Cette affirmation quant à la place des correspondances ne signifie nullement que l'auteur de *Passages* ne revendique pas sa volonté de parvenir à un haut niveau d'écriture. Certes il affiche, à un moment, en 1936, un point de vue critique, auto-critique, sur sa poésie qui, pour lui «avait été un échec»^[p. 10], ou sur son rejet de la versification, «je suis convaincu de l'inutilité de la chose poétique exprimée en vers»^[p. 49]. Il porte un regard extrêmement critique sur sa propre production en la matière, «et la poésie me dégoûte et mes poèmes tout autant, on est trop loin de la qualité. Et c'est drôle d'être aussi désenchanté et même blessé par l'expression d'anciens enchantements. C'est de la cendre qui retombe quand je mets le nez dans les papiers»^[p. 36]. Fait significatif, cette négation de son propre travail s'effectue au nom d'une quête profonde, la recherche «de la qualité» qu'il considère ne pouvoir atteindre en ce domaine. Ce jugement ne s'avère cependant pas définitif, dans un courrier de mai 1939, «J'attends toujours le moment favorable où je me remettrai à retaper de vieux poèmes en couches, à être dans mes vieux souliers en train de découper des semelles neuves»^[p. 276]. Même retour en août de la même année, «Quand j'aurai de vrais loisirs, je vous enverrai deux poèmes, un que

Retour à l'usine

« Chez Renault nationalisé, ou le retour à l'usine », Carrefour, La semaine en France et dans le monde, le 31/01/1946

J'avais vingt-cinq ans quand j'ai quitté l'usine Renault. J'en ai quarante, l'âge des hommes à barbe, des gendarmes, des ministres et même des directeurs d'usine. Il y a plus de quinze ans que je n'étais plus revenu à Billancourt. Je ne retrouverai personne que j'aie connu autrefois. Le temps c'est aussi de la poussière.

En sortant du métro, dans le froid de janvier, j'ai trouvé du nouveau : dans les petites rues près de l'usine les bombardements ont fait du vide. Qu'est devenu mon ancien hôtelier ? L'hôtel où j'habitais tient debout encore, mais vide, béant, sans portes ni fenêtres. Une bombe d'alentour a soufflé les cloisons. De l'hôtelier on a peut-être ramassé le corps dans les décombres.

Non, autrefois, je ne songeais pas aux bombes par avion. Les bombardements font partie du truc. Il n'y a pas que le temps qui fait de la poussière.

L'usine ronfle. Je ne l'aurai pas vue dans l'état où l'avaient mise les bombardements. Je verrai seulement des photographies qui témoignent de l'ampleur des destructions subies. Halls entiers transformés en monceaux de poutrelles tortues, décombres à perte de vue, machines renversées et pareilles à des monstres. L'usine a été par deux fois plus qu'à moitié démolie et plus qu'à moitié refaite après chaque bombardement.

Le culte du travail a été durement bafoué par la guerre. La peine des hommes n'est guère respectée. Si les gouvernants de tous les pays du monde s'étaient brûlés

la face au feu des forges et des fonderies, c'est avec plus d'énergie qu'ils tenteraient d'organiser la paix une fois pour toutes. Quand on longe les murs de l'usine, c'est difficile d'échapper aux réalités et d'être simplement heureux au chaud de son corps. Il me paraît que l'ouvrier moderne est plus infortuné que l'esclave romain qui lui, savait en apportant des pierres à la construction d'un aqueduc, que son ouvrage durerait autant qu'un rocher. Elle est rudement courageuse l'âme ouvrière, l'âme qui commande aux bras de reprendre la tâche. L'âme qui ne désespère pas. On reconstruit encore par ci, par là, mais l'usine a repris depuis longtemps,

- 75 -

Georges Navel est un ouvrier. Longtemps ajusteur chez Renault, chez Berliet, chez Citroën, il a été encore terrassier, granger¹, métayer. Il a, un moment, fui l'usine, moins par lassitude que par curiosité des autres attitudes physiques. Cet ouvrier d'usine, fils d'ouvrier d'usine, est un écrivain et un poète. Il vient de publier un ouvrage intitulé *Travaux*, que toute la critique présente comme une œuvre qui révèle un écrivain de grande valeur. Nous avons demandé à cet ouvrier-poète, observateur indépendant, d'entreprendre une enquête et de retourner à l'usine où il a travaillé autrefois. Nos lecteurs apprécieront la plénitude et la vérité de ce très beau texte.

1. Personne qui tient une ferme, à la condition de partager le produit des champs avec le propriétaire. [Note de FRAGMENTS]

du dehors, une apparence normale. Avec les petites équipes de gars du bâtiment travaillent aussi quelques prisonniers allemands gris comme le ciel et collaborant sans joie.

Non, je ne suis pas devenu assez fort pour longer sans angoisse les murs de l'usine Renault. Elle s'est encore développée. Elle est maintenant aussi grande que la ville de Chartres. Je ne suis pas à la mesure de ces kilomètres de murs. Sur un plateau balayé par le vent, je ne me sentirais pas plus insignifiant. Il n'y a pas que les laboureurs qui éprouvent le vertige des horizons trop vastes. Mais pour être rassuré, l'homme des champs a du vivant devant lui : son cheval qui tire, pète et sue.

Les quais sont beaux dans Paris. À Billancourt, quand on longe l'usine Renault sur la rive de la Seine, avec la vue du mur de l'île Seguin, qui d'île verte est devenue hangar d'un kilomètre, on se sent pris entre deux blockaus.

Autrefois, sur la berge, on cassait la croûte au repas de midi, en semaine. Il restait un peu d'herbe sur le talus, ceux qui préféraient le plein air à l'entassement dans les petits restaurants du quartier, venaient avec leur musette. La berge est devenue quai d'accostage pour les bateaux qui amènent des marchandises ou qui viennent charger les scories de l'usine.

À dix-huit ans j'étais venu à Paris attiré par la légende de la Ville Lumière. Je savais que j'aurais du travail chez Renault ou chez Citroën. Partout la métallurgie travaillait à plein. La liberté de mouvement donnée par l'abondance du travail à l'époque, je croyais qu'elle durerait toujours et qu'après Paris je pourrais filer sur Londres ou sur New York. Ma course me mènerait peut-être en Russie. Je voulais juger de la vie par expériences directes, faire tous les métiers et me tenir au-dessus d'eux.

Fils de manœuvre, l'instruction que je n'avais pas reçue dans ma classe, je saurais

la prendre en vivant et connaître la géographie avec mes semelles.

Je voulais vivre dans le Paris de l'Histoire, je voulais me mêler aux grandes manifestations au mur des Fédérés, mais je croyais aussi que Montmartre étant une montagne peuplée de gens qui vivaient à leur fantaisie, je rencontrerais peut être une amie charmante, un amour heureux. J'étais venu me loger rue de Flandre pour être plus près d'un restaurant fréquenté par une jeunesse ardente, ouvriers venus de tous les pays après l'échec des multiples tentatives de révolution en Europe. Jeunes Italiens qui avaient fait le coup de feu contre les bandes de Mussolini, Hongrois, Espagnols se rencontraient là, le soir, avec des Parisiens qui aimait les discussions sur la société future.

J'avais donné mes papiers à un jeune Autrichien mélomane pour qu'il puisse s'embaucher chez Potin, à la fabrique de saucisses, et si j'ignorais Marx et les crises de la production, je connaissais tous mes devoirs de copain. Tout ce monde était curieux de ce qu'il y avait de meilleur dans le Paris de l'époque : les théâtres d'avant-garde de Dullin et de Copeau, les concerts Colonne, les conférences du Club du Faubourg. Il fallait dormir ou payer en fatigue l'arriéré de sommeil dans la journée. Je m'aperçus vite que la vie ouvrière était plus dure à Paris qu'en province. J'étais entré comme ajusteur de fabrication à l'usine Renault. Long parcours en métro, soir et matin de la rue de Flandre à Billancourt. Je traversais Paris sous terre pour retrouver un étroit logis sans air.

Pour m'épargner ce trajet qui rongeait ma journée, je m'étais décidé à habiter Billancourt, sans me douter du tour que je me jouais là. J'avais raccourci ma chaîne en m'enfermant dans le décor austère des abords de l'usine. Je ne voyais plus mes camarades. Mon hôtel était une haute bâtie de briques. Le patron un homme

de la campagne, venu à Paris pour gagner des sous, un gros homme qui voyait d'un œil indifférent défiler dans son hôtel des clients de trois semaines ou de trois mois. Pour gagner sa sympathie, en revenant le soir, je vidais un verre à son bar. Je donnais un billet, je recevais du métal et le froid de la clé. Je montais dans ma chambre. Elle ne m'accueillait pas bien. Elle était pourtant spacieuse, d'où venait que j'étais là dans le plus mauvais moment de la journée. Au boulot j'attendais six heures, et dès le lundi, la fin de la semaine. Je n'étais rien pour personne et l'usine ne me connaîtait que comme bon de travail.

À l'usine, sous un vaste hangar, et c'était le seul où j'avais pénétré, je grattais à la lime pour des emplacements de bougies et de soupapes. J'étais loin de comprendre, même un peu, ce monde de l'industrie où je gagnais mon pain. Je ne savais rien de la vie de l'usine. Combien produisait-elle de voitures, sur quel type de camion allaient les moteurs qui me passaient sous les yeux? J'aurais même pu me demander pourquoi les usines existaient.

La féroce rationalisation, dite du système Taylor, qu'on devait appliquer brutalement en France n'avait pas encore sévi à fond. Je n'aimais pas le travail de série, mais j'en venais à bout sans difficulté. Le difficile me venait de l'âme restée trop paysanne pour l'âge du fer et de la solitude où j'étais entré en quittant mes copains d'idées.

Dans le bruit, avec la discipline d'atelier, je ne pouvais parler à mes compagnons. Absorbé par une tâche qui ne me donnait pas l'occasion de plaisanter, même furtivement, je m'enfonçais dans un étrange sentiment d'angoisse. Notre hangar devenait prison de béton et de poutrelles, l'usine me pesait dessus avec ses gardiens, ses murs, ses pendules, le ronflement de ses aciers. Qu'est ce qui leur avait pris aux hommes d'inventer une vie pareille?

Non, je n'irais pas jusqu'au bout. Je finissais par imaginer que je n'étais plus avec des hommes comme moi, mais plus durs, à la ressemblance de mes carters. De mon rêve, j'étais chaque fois tiré par un Parisien à la voix bonhomme. Mon chef passait de l'un à l'autre des jeunots de son équipe et me disait à moi aussi : «Ça va, petit gars?» Je répondais toujours «oui», immensément soulagé par la petite phrase bienveillante qui me rendait la certitude que les hommes, malgré l'industrie, restaient mes semblables. On se serrait la main au vestiaire, compagnons de placard ou de travail. Le soir, déshabillage rapide, «au revoir» et le matin «bonjour». Furtifs contacts au boulot. On se retrouvait bousculé devant les pendules avec des gars pressés de sortir et de pointer leur carton de contrôle. Et ouf! on respirait la rue hors du portail et des gardiens à casquettes de policiers.

Je perdais de vue mes copains de boulot et je ne connaissais pas les autres. Dans la vie ouvrière, le lien solide entre les hommes c'est l'intérêt aux questions générales, la participation à ce qui se passe sur la terre. Notre vrai lien est politique, notre chemin d'accès aux questions générales passe par le lien syndical qui nous unit d'abord sur nos intérêts particuliers. La CGT était par terre avec tout le mouvement ouvrier. Elle ne s'était pas relevée de l'échec des grandes grèves d'après guerre. Trois centrales syndicales se disputaient une force ouvrière qui ne voulait plus se rassembler. Nous n'étions plus que des individus que l'usine groupait sans leur donner le sentiment vigoureux de leur solidarité.

Il fallut la rationalisation à outrance, le chômage et les abus patronaux pour que les ouvriers reprennent conscience, un retour de sagesse chez les chefs ouvriers, pour que se produise le grand sursaut pacifique de 1936.

Dans le prolongement de Mémoires partagées

La troisième publication des éditions Prolit's, *Mémoires partagées. D'hier à aujourd'hui des agents PTT prennent la plume* a entraîné des critiques en majorité positives. Deux d'entre elles ont porté à notre connaissance un auteur qui a travaillé à La Poste, et un autre, qui n'était pas postier, mais qui a pratiqué l'art postal. Cela confirme que *Mémoires partagées* demeurera toujours un livre incomplet puisque la liste des auteurs qui auraient pu y figurer est non-exhaustive. Et c'est tant mieux ! Dans ce numéro de **FRAGMENTS** nous ajoutons donc Alain Malherbe et Pascal Ulrich à la connaissance de nos lecteurs.

Alain Malherbe (1957-2002) était un poète qui a beaucoup écrit mais publié peu de livres : *Bar, tabac, etc.*, 1981, *Le Dé Bleu* ; *Les tambours ne s'arrêteront jamais*, 1984, *Polder* ; *La Vie sur Mars*, 1986, *Verso* ; *Diwan du piéton*, 1989, *Le Dé Bleu* ; *L'Âge de l'espace*, 1989, revue *Travers*. L'essentiel de son œuvre a été publiée dans des revues : *La Corde Raide*, *Décharge*, *Plein Chant*, *Travers*, M 25, *Verso/Matières*, *Le Guide Céleste*...

Sa poésie est ancrée dans le quotidien, sans floritures, qui ne cache rien de sa vie personnelle : les galères du monde du travail alternées avec des périodes de chômage, son addiction à l'alcool... D'une écriture accessible à tous, cependant nous ressentons à lire Alain Malherbe qu'il possédait une importante érudition.

Avant de présenter quelques poèmes d'Alain Malherbe, je tiens à remercier Didier Daeninckx qui a porté à ma connaissance Alain Malherbe et le Diwan du piéton et, je comprends bien aujourd'hui pourquoi Didier apprécie cet auteur. Également, remerciements à Sophie Rosière et la Librairie & Cætera (à Belin-Béliet en Gironde) pour la revue *Décharge* n° 98 – j'aurais aimé trouver le n° 116 de cette même revue qui avait rendu un hommage à Alain Malherbe, à bon entendeur... – et, enfin, à Edmond Thomas que nous connaissons bien à **FRAGMENTS**, pour la revue *Plein Chant* n° 15 et le *Diwan du piéton*, sans qui j'aurais manqué de matière pour présenter la poésie d'Alain Malherbe.

- 123 -

Laurent Jeulin

Les trois poèmes qui suivent sont extraits du *Diwan du piéton*.

PIERRE LORION [p. 39]

Le camion se range contre le quai
de transbordement. On ouvre les
portes ;
des dizaines de sacs postaux.
Tu montes dans le Fourgon. Tu
tords un peu
la gorge d'un sac. Le soulève, le
balance
à la volée vers la porte. Un autre l'
empoigne et le place sur le chariot
adéquat.

Très vite en sueur sous la double

épaisseur
de pulls. Très vite les reins, la
Fatigue,
la Faim.

BORRACHO [p. 45-46]

II (second poème)
Tousse, hoquète,
au-dessus de la cuvette des
chiottes.

Un spasme, les côtes compressées.
Un rot acide me brûle la gorge
et puis rien ne vient. C'est toujours
comme ça les lendemains de cuite.

Faut bien pourtant que je dégueule.
Une seule solution, porte à mes lèvres
une bouteille d'eau minérale; en bois
Trois ou quatre goulées.

Le temps que ça descende,
recommence à tousser,
à cracher une salive épaisse.
L'estomac chavire.
Les abdominaux se contractent.
Un bloc quasi solide remonte
en raclant l'œsophage.

Eh voilà. Je vomis un décilitre
d'un liquide âcre; ça glougloute,
une fontaine.

En larmes me redresse.
Les jambes flageolent bien un peu
Mais la douceur de revoir la pièce
sous cet angle.
Les côtes douloureuses,
me sens propre et vide.

LA VIE SUR MARS [p. 96-100]
V (cinquième poème)

Ce matin brouillasse,
rentre du boulot.
Un collègue motorisé
vient de me déposer à Porte d'Italie.
J'attends le premier 184,
Celui de 5 h 39.

L'abribus; des abonnés seulement.
Une Antillaise aux dreadlocks
éblouissants,
les yeux pleurant de sommeil, un
maghrébin...

Me décide à. Tâte mes poches.

Prends une cigarette, l'allume.
Inhale deux trois bouffées,
me racle la gorge, tousse.
Pas étonnant, le palais,
Un bout de carton craquelé.

Glissements confus de pneus
sur la chaussée. Constellation de
phares,
de loupiotes, buée sur les vitres :
le bus.

Jette la clope dans le caniveau.
une étincelle, tabac trempé,
à peine une volute.
On connaît tous le machiniste
petit sourire en montant.
Me dirige vers la banquette
que mon cul barattera durant le
trajet.
Un minuscule royaume de confort.
Ouf,
c'est là seulement que je réalise
que je suis fatigué. Total
les reins en capilotade.

Au fait combien de lettres je trie
par nuit ? À trois barquettes d'une
contenance de 600 par heure
- grosso modo 13 000.
Et puis la poussière.
Le blam blam répété des sacs postaux
déversés dans l'auge paquets...

Putains d'enveloppes, à la longue
on reconnaît le pays d'expédition
à la texture du papier. C'est dire...

Bergen case Oslo Transit.
T'as l'air fatigué mec ?
Copenhague case Kobenhaven PTM
Ville.
J'en tenais une sévère, hier soir,
Dublin 7 (tiens Eccles Street, m'en
souvenir),
case Dublin.

6

Edmond Thomas,
a levé l'encre,
hommage

RAPHAËL ROMNÉE

10

Entretien sur
La Belle Indienne
avec

THIERRY PÉRISSÉ

15

Souvenirs d'un gamin
de Paris
Septième épisode

FRANCK THIRIOT

28

Dossier
Georges Navel

COLLECTIF

96

In memoriam

YAN RUCAR

98

Istrati
complément

LÉO VERLE

100

Lectures prolétariennes
1970-2020 (VII)

PHILIPPE GENESTE

128

Plein chant,
histoire d'un
éditeur de labeur

ROBIN SÉGALAS

131

Vagabondages 2025

LAURENT JEULIN
RAPHAËL ROMNÉE

Et pourtant elle existe cette littérature...

Une association, le Cercle culturel de littérature ouvrière, paysanne et sociale (CCLOPS) qui se constitue en 2020 et entend se consacrer à la promotion, à la diffusion et à l'édition d'une littérature souvent marginalisée, parfois, aujourd'hui comme hier, niée, semble relever de la gageure. Certes soufflent des vents mauvais. Pourtant, malgré les hauts et les bas de l'itinéraire collectif, ce courant littéraire n'a jamais cessé d'exister, résistant aux anathèmes, aux replis comme aux silences coupables.

L'appropriation de la parole écrite par des ouvriers, des paysans, des employés est un fait présent, vivant et ne se réduit nullement à être une relique évocatrice du temps jadis. Cette actualité ne signifie pas l'absence d'une histoire, autonome, ayant une origine ancienne, enracinée dans la vie du peuple. Témoignages directs, produits sans aucune médiation de classe, livrés sans filtre, l'authenticité est ce qui caractérise la littérature prolétarienne, transmission d'un vécu ordinaire et immédiat ou fidélité mémorielle à un passé jamais renié. Tel est l'objet du CCLOPS, lieu fédérateur d'énergies mobilisées pour contribuer à la reconnaissance d'une littérature de contrebande.

FRAGMENTS, revue de littérature prolétarienne est un outil, parmi d'autres, de notre démarche collective. Un outil conçu non comme un lieu clos, réservé à quelques initiés cultivant un entre-soi confortable et rassurant, mais comme un espace ouvert à ceux et celles qui considèrent «avoir quelque chose à dire», comme le formulait Régis Phily.

FRAGMENTS #12 - JANVIER 2026 - 10 € - 978-2-492416-13-2

